

# La Gerbe

N° spécial de la Collection « *Enfantines* »

MAGDALENA PEREZ YUNCA (10 ans)

## CRIMES



ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE  
VENCE (Alpes-Maritimes)

N° 94

PRIX : 0 fr. 50



Le gérant : FREINET



IMPRIMERIE "ÆGITHA"  
COOPÉRATIVE OUVRIÈRE  
27, RUE CHATEAUDUN, 27  
CANNES (ALPES-MARITIM.)

Editions de l'Imprimerie à l'Ecole

C. FREINET, Vence (Alp.-Mar.)

Chèques postaux Marseille : 115-03

SCHEMAS © DROUOT

COLLECTION DE BROCHURES

ENFANTINES

(Numéros spéciaux de *La Gerbe*)

Le numéro ..... 0 50

FASCICULES PARUS ET EN VENTE

- |   |   |
|---|---|
| 1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne. | 26. ...Malin et demi.                     |
| 2. Les deux petits rétameurs.                   | 27. Métayers.                             |
| 3. Récréations. (Poèmes d'enfants).             | 28. Bibi, l'oie périgourdine.             |
| 4. La mine et les minears.                      | 29. La bête aux sept têtes.               |
| 5. Il était une fois...                         | 30. Au pays de l'antimoine.               |
| 6. Histoire de bêtes.                           | 31. Maria Sabatier.                       |
| 7. La si grande fête.                           | 32. Que sais-tu ?                         |
| 8. Au pays de la soierie.                       | 33. En forêt.                             |
| 9. Au coin du feu.                              | 34. L'oiseau qui fut trouvé mort.         |
| 10. François, le petit berger.                  | 35. Diables.                              |
| 11. Les charbonniers.                           | 36. Le Tienne.                            |
| 12. Les aventures de quatre gars.               | 37. Corbeaux.                             |
| 13. A travers mon enfance.                      | 38. Notre Coopérative.                    |
| 14. A la pointe de Trévignon.                   | 39. Barbe-Rousse.                         |
| 15. Contes du soir.                             | 40. Chômage.                              |
| 16. A l'Institution moderne.                    | 41. Pétoule.                              |
| 17. Le journal du malade.                       | 42. Pierre-la-Chique.                     |
| 18. La mort de Toby.                            | 43. Le mariage de Niko.                   |
| 19. Gais compagnons.                            | 44. Histoire du chanvre.                  |
| 20. La peine des enfants.                       | 45. La farce du paysan.                   |
| 21. Yves, le petit mousse.                      | 46. La famille Loiseau - Loiseau en 1830. |
| 22. Emigrants.                                  | 47. La Misère (contes).                   |
| 23. Les petits pêcheurs.                        | 48. Les contrebandiers.                   |
| 24. Quenouilles et fuseaux.                     | 49. Un déménagement compliqué.            |
| 25. Le petit chat qui ne veut pas mourir.       | 50. Arrière, les canons !                 |

MAGDALENA PEREZ YUNCA (10 ans)

# Crimes



La guerre commença en Espagne par des coups de bombe et de la mitraille. Des mois passèrent ainsi, on se battait. Des soldats s'en allaient à la guerre, les uns en chantant, les autres en pleurant. Les mères et les femmes pleu-

raient leurs enfants et leurs maris. Elles les voyaient partir, mais, hélas ! les verraient-elles revenir ?

Ma mère était malade de l'estomac, du foie, du ventre, de la poitrine et de tout son corps meutri. De voir la guerre, elle devint plus malade encore.

On rappela cinq classes avant que ne fut rappelée celle de mon frère. Son tour vint. Dès que ma mère le sut, elle se mit à pleurer et mon père aussi. La pensée de ne plus le revoir jamais les faisait souffrir. Mon frère dit :

— Il faut avoir patience ! Je dois partir de suite, et bien vite aussi la guerre se terminera... Nous serons réunis une fois encore... Ne pleurez pas !..

On lui prépara toutes ses affaires et il nous dit :

— Salut ! en levant le poing.

Il s'en alla. Je courus pour l'accompagner et il me dit :

— Allez, maintenant retourne à la maison !

Je m'arrêtai, je restai là, le regardant s'éloigner et je me mis à pleurer jusqu'à ce que je le vis disparaître au tournant de la route. Alors, je retournai à la maison.

Ma mère, mon père, ma sœur, tous pleuraient et de nouveau je me mis à pleurer.

Un jour mon père me dit :

— Madeleine, veux-tu venir ce soir avec moi, dire adieu à ton frère ? Il part cette nuit pour le front avec son régiment.

— Oh ! oui, papa, je veux bien, dis-je.

Nous soupâmes et nous allâmes dormir un peu. Au milieu de la nuit, on me réveilla. Je me levai et nous partîmes.

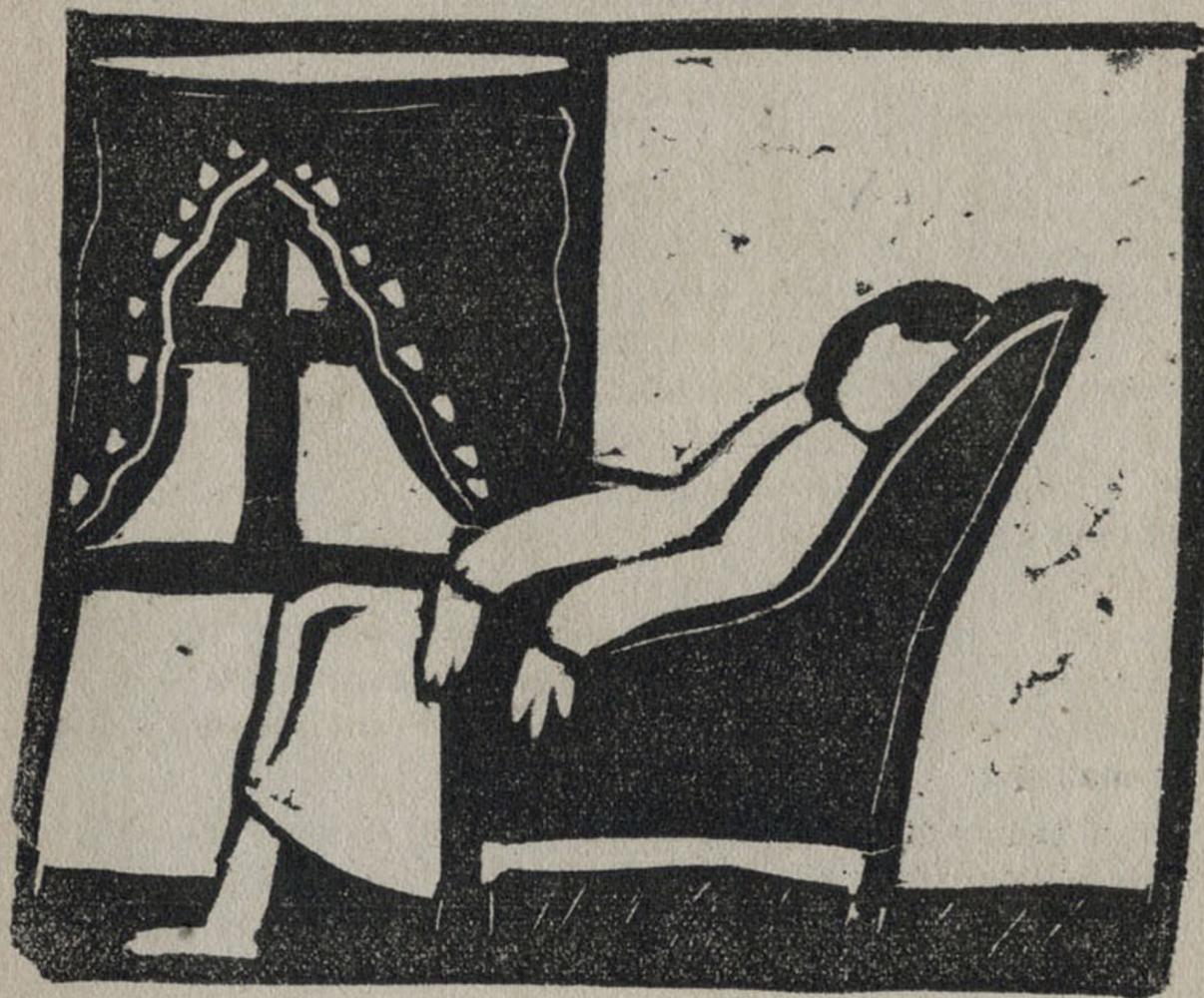
Arrivés à l'endroit où nous devions voir mon frère, nous attendîmes longtemps le passage des soldats. Au bout d'un long moment, ils surgirent. Il passait des soldats, des

soldats, et encore des soldats. Je regardais de tous mes yeux, cherchant mon frère. Il n'arrivait pas. Enfin, il fut là devant nous. Nous l'embrassâmes de tout notre cœur, nous lui dîmes :

— Bonne chance ! Ecris aussi vite que tu le pourras !

A la maison, nous étions toujours tristes. A table, il y avait toujours la place vide de mon frère. Ma mère, de chagrin, devint malade complètement.

Quelques jours passèrent et enfin, nous reçûmes la première lettre. Nous étions de suite très heureux. Nous lisions cette lettre et la relisions plusieurs fois.



Les jours passèrent, les mois aussi et nous reçûmes de nombreuses lettres de mon frère.

Un matin, ma mère se leva avec les yeux congestionnés et douloureux. Peu à peu, des furoncles sortirent sur ses mains. Elle eut des ulcérations dans la bouche. Mon père dit :

— Mais qu'est-ce que ça peut bien être? Qu'est-ce qui te sort ainsi?

Ils allèrent voir le médecin qui examina bien la malade. Il dit :

— Ce qui lui sort sur la peau vient d'un sang empoisonné. C'est certainement des beignets qu'elle a mangés, faits avec des poudres d'œufs qui n'en sont pas...

Il ordonna un médicament et dit :

— Je reviendrai la semaine prochaine.

Chaque jour, ma mère prenait sa potion, mais ses furoncles ne guérissaient pas. Elle s'en fut voir un autre médecin qui lui dit :

— Mettez-vous de suite au lit, c'est grave!

Ainsi ma mère fut alitée.

Un jour, à l'heure de dîner, mon père n'était pas encore arrivé. Ma mère pleurait, car le matin « ils » étaient venus bombarder deux ou trois fois la ville. Elle pensait que peut-être, il était arrivé quelque chose... Elle attendait très inquiète.

Nous, nous mangeâmes. Vers le soir, une voisine et ma sœur s'en furent téléphoner à l'usine où travaillait mon père. Personne ne répondait. Elles téléphonèrent à divers endroits et partout l'on répondait que l'on ne savait rien de mon père...

Ma mère pleurait beaucoup! La nuit passa et un jour, deux jours... Mon père ne revenait pas... Ma mère dit :

— Rosita, va demander à M. Joseph s'il veut t'accom-

pagner à l'hôpital pour consulter la liste des blessés et aussi des morts...

— Bien, mère, j'irai, dit ma sœur... Mais en disant cela, elle était devenue toute pâle et tremblante.

Ils s'en furent tous deux et au bout d'un long moment, nous les vîmes revenir. Ma mère était bouleversée d'émotion :

— Mort ou blessé?

— Il est blessé, dit ma sœur, et elle embrassa ma mère de tout son cœur.

— C'est vrai? C'est bien vrai? disait ma mère.

— Mais oui! Maman, c'est vrai, vrai, vrai!

— Ce n'est que demi-mal, dit ma mère. Mieux vaut blessé que mort...



Dans l'après-midi, une dame et ma sœur allèrent à l'hôpital pour tâcher de voir mon père. Elles attendirent jusqu'à la nuit et on ne les laissa pas entrer. Elles revinrent à la maison très tristes. Ma mère et moi les attendions avec une grande angoisse... Le jour suivant, elles furent de nouveau à l'hôpital, elles attendirent et pour finir on voulut bien les laisser entrer. On leur indiqua la salle où était mon père. Elles s'y dirigèrent sur la pointe des pieds, regardant les lits à droite et à gauche, et tout à coup, elles aperçurent mon père. Il était couché, il semblait dormir. Elles le secouèrent doucement, il se réveilla, ouvrit les yeux, les regarda. Elles l'embrassèrent.

— Où es-tu blessé ?

— A l'épaule, au bras et à la jambe.

Il avait un œil tuméfié. Il parlait peu. Au bout de cinq minutes, on dit à ma sœur de partir. Elle partit avec une grande peine. Arrivée à la maison, elle fut voir ma mère. Tout de suite, ma mère demanda :

— Où est-il blessé ?

Ma sœur lui répondit :

— A l'épaule, au bras et à la jambe. Il a aussi un œil meurti.

Ma mère leur posa une infinité de questions :

— A-t-il des éclats de mitraille ? Dort-il, mange-t-il ?

Ma sœur ne savait que répondre.

— Oh ! Pourquoi, disait ma mère, vous ne le lui avez pas demandé ?

Nous continuâmes à aller voir mon père et chaque jour, il allait un peu mieux.

Au contraire, ma mère devenait chaque jour plus malade. Le docteur lui dit :

— Aimerez-vous aller à l'hôpital ?



— Oui, dit ma mère, s'il le faut !

Et le lendemain matin, elle s'en fut à l'hôpital avec ma sœur, dans l'auto de l'Alliance. Ma sœur la laissa et retourna très triste à la maison.

L'après-midi, nous fûmes voir mon père. Nous lui dîmes que notre mère avait dû être transportée à l'hôpital. Il fut content de cette nouvelle. Il dit :

— C'est mieux ainsi. Elle sera mieux soignée.

Le lendemain, nous allâmes voir ma mère. Elle ne se trouvait pas bien. Elle avait ses yeux pleins de tristesse. Elle ne pouvait parler et nous avions beaucoup de peine à la voir ainsi.

L'après-midi, nous visitâmes mon père. Il se trouvait un peu mieux. Il parla, nous demanda des nouvelles de maman. Un infirmier, qui était très bon pour nous, vint nous chercher. Chaque soir, il nous donnait à souper et, ensuite, il nous raccompagnait à la maison.

Tous les matins, ma sœur allait voir ma mère. Un jour, elle la trouva mieux. Ma mère demanda :

— Comment est ton père ?

— Il est mieux.

Alors elle devint toute contente.



Les jours, les semaines et les mois allaient passant jusqu'au jour où subitement mon père prit le souffle du mourant. J'étais près de son lit très inquiète. Je lui demandai :

— Qu'as-tu papa ?

— Rien, rien, disait-il d'une voix faible.

L'heure de partir arriva. Je partis en me retournant de temps en temps pour le voir... Le soir suivant, je retournai à l'hôpital, très impatiente de voir mon père. Mais, à l'entrée, l'infirmier vint en courant à moi et me dit :

— On ne peut pas entrer !

Et tout de suite, il me repousse.

— Pourquoi, dis-je, l'on ne peut pas passer ?

— Parce que, aujourd'hui, on n'entre pas.

A cet instant, arriva ma sœur. L'infirmier lui dit :

— On ne peut pas entrer. Retournez !

— On ne peut pas entrer ? dit-elle toute tremblante, pourquoi ?

— Parce que ton père est très mal !..

— Tellement grave que je ne puisse le voir ?

L'infirmier posa affectueusement ses mains sur ma sœur et presque en pleurant lui dit :

— Comprends : ton père est mort à 3 heures et demie.

Nous nous mîmes à crier, désespérées :

— Papa ! Papa ! Papa !..

Quelques dames qui étaient là se rangèrent autour de nous comme pour nous consoler, mais à ce moment, des



infirmiers emportèrent quelqu'un sur une civière. C'était le cadavre de mon père que l'on portait à la morgue... Alors vint un ami de travail de mon père qui venait souvent ici avec nous. Quand nous lui apprîmes la triste nouvelle, il resta tout pâle... Il s'essuya les yeux et après quelques instants, il nous accompagna à la maison de mes grands-parents. En apprenant cette nouvelle, les pauvres vieux se mirent à pleurer, tout désespérés.

Le lendemain, comme à l'ordinaire, ma sœur alla voir ma mère. Et comme à l'ordinaire, ma mère lui demanda :

— Comment va papa ?

Ma sœur répondit :

— Mieux !

Elle eut beaucoup de peine à dire cela, elle faisait tout son possible pour ne pas pleurer devant ma mère. Mais quand elle fut dehors, elle se mit à pleurer fort dans la rue.

Les jours passaient et ma sœur ne savait comment apprendre à ma mère que mon père était mort. Chaque jour, elle reculait pour le lui dire. Et voici que ma mère allait quitter la clinique et ma sœur ne savait que faire !

L'après-midi, j'étais avec mes amies dans la rue et tout à coup, je vois venir ma mère au milieu de voisines et d'amies. Je courus à sa rencontre et je l'embrassai de toutes mes forces. Nous entrâmes à la maison ; ma mère m'embrassa, me prit contre elle et se mit à pleurer à gros sanglots. Je compris qu'elle savait tout...

Ma sœur n'était pas là. Elle arriva au bout d'un moment. Je courus au-devant d'elle et lui dis que ma mère était à la maison.

— Sait-elle que papa est mort me dit-elle ?

— Oui.

— Pauvre maman ! A-t-elle pleuré beaucoup ?

— Je ne sais pas parce que ce sont les voisines qui le lui ont appris...

Et ma sœur n'osait pas rentrer...

Les jours passaient et aussi les semaines. Ma mère était tantôt bien, tantôt mal. On voyait qu'elle avait perdu le désir de vivre. Elle pleurait toujours, elle ne mangeait presque rien et nous dûmes appeler le docteur. Il lui dit qu'il serait



mieux pour elle qu'elle aille à l'hôpital-clinique. C'était justement l'hôpital où mon père était mort.

Bien, dit-elle.

Le docteur lui donna une carte pour qu'on la laisse entrer.

Le lendemain, ma sœur l'accompagna à l'hôpital. Elles attendirent un long moment puis elles durent revenir à la maison. Elles retournèrent le jour suivant et cette fois, elle fut admise. Tout de suite, on la fit coucher.

L'après-midi, nous fûmes la voir. Nous lui demandâmes si le docteur l'avait visitée. Elle nous répondit que non, que ce serait pour le lendemain. Le surlendemain, nous retournâmes et de nouveau nous lui demandâmes si elle avait vu le docteur.

— Oui, dit-elle, il est venu. Il a dit que ce n'était pas grave, que je serai bientôt guérie.

Nous étions bien contentes.

Chaque jour, maman allait un peu mieux. Elle disait qu'elle attendait de prendre un peu de forces pour pouvoir sortir et marcher jusqu'à la maison. Quand elle voulait se lever, elle était très faible. Ma sœur devait la soutenir et la faire tout de suite assoir.

Un jour ma sœur en revenant de l'hôpital me dit :

— Madeleine, veux-tu aller acheter une bouteille d'huile pour maman ? Tu iras la lui porter.

J'allai et trouvai ma mère très mal. Je rentrai à la maison fort inquiète. Le lendemain, elle était un peu mieux ; le jour suivant elle était mal ; elle me regarda longuement de ses yeux tristes et me dit :



— Bientôt, je vais mourir...

— Non maman, non, ne dis pas cela, dis-je en éclatant en sanglots...

Je retournai à la maison et le dis à ma sœur.

— Je vais voir l'infirmière dit ma sœur.

Elle fut à l'hôpital et elle demanda à l'infirmière la permission de passer la nuit près de ma mère.

— J'ai peur, lui dit-elle, de ne plus la retrouver vivante demain matin. Laissez-moi près d'elle.

— Bien, dit l'infirmière, vous pouvez rester.

Le lendemain, je vins à l'hôpital. Maman était très mal. Je laissai ma sœur près d'elle et je dis :

— Ecoute maman, Rosita reste avec toi, moi je rentre à la maison toute seule. Ne te fais pas de souci...

Elle comprit et me dit :

— Ah ! fille chérie, comme je vais te manquer ! Bientôt tu ne m'auras plus...

Ma sœur et moi ne pouvions cacher nos larmes et notre désespoir... Au bout d'un moment, je m'en allai. Arrivée à la maison, je ne savais que faire. Je me mis à jouer un peu avec une amie, la pensée toujours près de ma mère tant aimée...

A la tombée de la nuit, ma sœur vint me donner à souper. Elle arriva en pleurant. Je lui dis :

— Qu'est-il arrivé ? Dis-le moi ?

Elle répondit :

— L'infirmière m'a dit que ma mère ne tarderait pas à mourir...

Alors, je me mis à pleurer comme jamais. Nous pleurâmes toutes les deux. Ma sœur s'en alla. Alors seule, je pleurai encore plus. Puis, j'allai me coucher.

Le lendemain, je fus à l'hôpital. En me voyant entrer dans la salle, l'infirmière vint à moi et me dit :

— Où vas-tu ?

— Voir ma mère...

— Viens avec moi, me dit-elle. Ta sœur est au bureau.

Nous allâmes. Je trouvai ma sœur accablée. Elle ne pouvait parler. Elle me prit contre elle et je n'osai l'interroger. Au bout d'un moment, je lui demandai :

— Maman est-elle déjà morte ?

— Oui, hélas ! et elle se mit à pleurer désespérément.

Moi aussi je pleurais de tout mon désespoir :

— Maman, maman, je ne te verrai jamais plus...

Très tard, nous allâmes voir l'infirmier qui soignait mon père. Nous lui dîmes cette nouvelle désespérée. Il devint très pâle et se mit à pleurer. Nous restâmes là très longtemps, puis une fois encore, nous allâmes chercher asile chez mes grands-parents.



En apprenant cette nouvelle, ils étaient désespérés. Nous pleurâmes tous ensemble... Je ne pouvais penser à autre chose, l'image de ma chère maman était toujours là.

Deux jours après nous fûmes à l'enterrement. J'allai voir ma mère à la morgue. Je l'embrassai de toute mon âme. Je l'appelai, mais elle ne me répondait pas...

A côté d'elle, il y avait une fillette morte. Elle devait avoir 10 ans. Il ne lui restait que la moitié du visage et une seule jambe... Il y avait aussi de nombreux morts, hommes, femmes, enfants mutilés par les bombes...

Au milieu de mon désespoir, j'avais une grande peine en pensant au chagrin qu'aurait mon frère en apprenant la mort de notre chère maman.

Oh ! quel désespoir !

MAGDALENA PERREZ YUNCA (10 años),  
fillette réfugiée d'Espagne.

(ORIGINAL EN ESPAGNOL, TRADUIT PAR DES ENFANTS)



Linoc gravé de J.-L. MORAN (12 ans)

Suite des fascicules parus  
et en vente au prix uniforme de 0 fr. 50

- |  |  |
|--|--|
| 51. La plaine est vaste comme une mer... | 70. Grèves.  |
| 52. Musicien de la Famine (contes).      | 71. Au bord de l'eau.                                    |
| 53. Dans la mare du Beau Rossier.        | 72. Les Deux Perdreaux.                                  |
| 54. La Fleur d'Argent.                   | 73. La petite fille perdue dans la montagne.             |
| 55. Au Pays des Neiges.                  | 74. Conte d'une petite fille qui s'était cassé la jambe. |
| 56. Le Pec.                              | 75. Sur le Rhône.  |
| 57. L'École d'Autrefois.                 | 76. Christophe.  |
| 58. Histoire de Blanchet.                | 77. Pâtre en Auvergne.                                   |
| 59. Bêtes sauvages.                      | 78. Les Harpes.  |
| 60. Les Louées.                          | 79. Nouvelles aventures de Coco.                         |
| 61. Firmin.                              | 80. Au bord du lac.                                      |
| 62. La Naissance des Jours (contes).     | 81. Histoire de Porsogne.                                |
| 63. Anes et Mulets.                      | 82. Six petits enfants allaient chercher des figues...   |
| 64. Sans Asiles...                       | 83. En gardant.  |
| 65. Ecoute, Pépée...                     | 84. Barbichon, le lièvre malin.                          |
| 66. Grand'mère m'a dit...                | 85. Saute-Rocher, le petit chamois de la montagne.       |
| 67. Halte à la douane !...               | 86. Petit réfugié d'Espagne.                             |
| 68. Histoires de Marine.                 | 87. Nomades.   |
| 69. Longue queue, plume d'or.            |  |

Ecoute (Enfantines, 34-35) .. . . . . .	8. »
Inquiétudes (Enfantines, 35-36) .. . . . . .	8. »
Nouvelles aventures (Enfantines, 36-37) .. . . . . .	8. »
Gris Grignon Grignette, un album .. . . . . .	5. »
Albums « Gerbe » (4 séries), l'un .. . . . . .	18. »
Abonnement « Gerbe » (tous les dimanches) .. . . . . .	20. »

Editions de l'Imprimerie à l'École  
VENCE (ALPES-MARITIMES)